

# William Blake a croqué l'Enfer et le Paradis

Le dessinateur anglais a illustré la «Divine Comédie» de Dante. Ses dessins sont superbement édités par Taschen

Pascale Zimmermann

Assouffé et perdu, Dante, guidé par Béatrice, se penche pour boire dans une coupe l'eau de la rivière de lumière qui s'écoule du ciel. Son voyage touche à sa fin. Le poète est prêt à reconnaître la vérité et rejoindre les bienheureux. Vision délicate du Paradis sous la mine de plomb de William Blake reprise à l'aquarelle, cette planche est l'avant-dernière de son œuvre magistral: 102 dessins pour illustrer la *Divine Comédie* de Dante, réalisés entre 1824 et 1827. Cent deux planches, toutes plus belles les unes que les autres, réunies et superbement éditées par Taschen.

William Blake a 67 ans lorsque son ami John Linnell, soucieux de lui fournir un gagne-pain, lui commande l'illustration de la *Divine Comédie*. Le poète, dessinateur et graveur fait alors figure de visionnaire dans les cercles artistiques; il baigne dans une conception mystique du monde emplies de symboles ésotériques: «Blake concevait son art comme un contreprojet radicalement opposé à l'esprit des Lumières et au culte de la Raison», analyse Sebastian Schütze, professeur d'histoire de l'art moderne à Vienne et coauteur des textes de l'Édition Taschen. «Avec son appel à l'imaginaire, à la mystique et au surnaturel, avec ses explorations hallucinées de la subjectivité, de l'éros et de la psyché, des rêves et des cauchemars, il devint une figure d'identification pour les romantiques et les préraphaélites, les symbolistes et les surréalistes, mais aussi pour certains courants actuels comme le New Age et le mouvement gothique.»

## Forte dimension allégorique

Son univers est magistralement mis en scène dans ses dessins illustrant le poème épique de Dante: 72 images saisissantes de l'Enfer, propres à glacer d'effroi nos âmes égarées de pauvres pécheurs; 20 illustrations du Purgatoire qui respirent l'attente et le soulagement; 10 visions célestes du Paradis, empreintes de béatitude comme il se doit. «Difficile d'imaginer une œuvre plus apte à inspirer le génie prophétique et visionnaire de William Blake que la *Divine Comédie*, de par les considérations civiques et morales qui la parcourent, de par sa dimension allégorique et symbolique, de par la vigueur plastique de l'imaginaire dantesque», commente Maria Antonietta Terzoli, professeur d'études italiennes à Bâle, après avoir enseigné à Genève. Elle a aussi rédigé

les textes de l'ouvrage *Les dessins pour la «Divine Comédie» de Dante par William Blake* et détaille soigneusement les chapitres de l'œuvre, afin que le lecteur saisisse pleinement le sens et la puissance des dessins de Blake, qui «représentent une étape très personnelle et d'une qualité exceptionnelle, une lecture approfondie, libre et critique de l'œuvre de Dante, un véritable monument iconographique».

## Il décède en plein travail

Si Blake n'a jamais voyagé en Italie, la *Divine Comédie* lui est pourtant familière. Dante est en effet connu et célébré en Angleterre depuis la fin du XVIIIe siècle. Lorsqu'il s'attaque à sa commande, en 1824, il ne connaît pas l'Italien et recourt à la traduction de Henry Francis Cary. Mais, frustré, il s'empresse d'apprendre la langue et, en un temps record, lit le poème dans le texte. Il commence à dessiner. Son œuvre restera inachevée puisqu'en 1827, il décède en plein travail. Onze feuilles seulement sont signées, donc considérées comme terminées. Par conséquent il est aisé de suivre, au gré des divers degrés d'exécution des planches, la manière de travailler de l'artiste.

Blake avance les trois parties - Enfer, Purgatoire et Paradis - simultanément, même si l'on constate que toutes les feuilles signées concernent l'Enfer. «L'artiste semble donc s'être laissé inspirer au gré de ses lectures, humeurs et affinités, sautant en avant, en arrière, se concentrant par phases sur certains thèmes pour n'y revenir que plus tard», décrypte Sebastian Schütze.

L'expert distingue trois phases dans le processus de création: «Blake précise l'architecture de la composition et les aspects centraux du récit à la mine de plomb, s'aidant parfois d'un peu de craie, effectuant des corrections énergiques et essayant des alternatives». Il colore ensuite l'illustration avec subtilité: «Il pose de nouvelles couches sur la peinture le plus souvent déjà sèche, provoquant un effet fantasmagorique de profondeur et de transparence.» L'artiste intervient pour finir à la plume, soulignant les contours des protagonistes ou la structure d'un paysage. «Tout dépend de la forme, ou du contour (...) là où cet aspect n'est pas juste, la mise en couleur ne peut jamais l'être», affirmait William Blake.

«Les dessins pour la «Divine Comédie» de Dante» par William Blake, textes de Sebastian Schütze et Maria Antonietta Terzoli, Éditions Taschen, reliure en tissu, 14 pages dépliantes, 324 pages.



## Cercle des luxurieux

«Francesca da Rimini», Inferno V. Dessin à la mine de plomb, plume et aquarelle (36,8 x 52,2 cm). Dante cherche à connaître ceux qui ont sombré dans la luxure et Virgile lui montre Cléopâtre, Didon, Hélène, Achille, Paris ou Tristan. Le poète s'entretient avec un couple d'amants infortunés, ses contemporains: Francesca da Rimini et Paolo Malatesta. William Blake reprend ici une image littéraire audacieuse, qui montre les âmes des luxurieux poussées sans fin par une violente tempête. BIRMINGHAM MUSEUMS TRUST

## Littérature

Grâce à un prix, elle accouche d'un petit prodige, «Le Prix»



Antoinette Rychner raconte le statut d'artiste tel qu'il se vit de l'intérieur, au jour le jour, entre mouffets et création de «Ropfs». Un premier roman plein de promesses.

Un «Ropf». C'est le nom qu'Antoinette Rychner utilise pour désigner une œuvre d'art. Une de ces sculptures douées de la faculté de «chanter» dont son narrateur masculin accouche douloureusement par le nombril dans *Le Prix*, premier roman de la Neuchâtelaise après plusieurs pièces de théâtre, un récit épistolaire et un recueil de nouvelles. Oui, par le nombril, siège paraît-il de cet égocentrisme propre aux créateurs. L'œuvre en devenant appelée, gonfle, presse puis naît par cet orifice central et archaïque, commun à toute l'espèce humaine. Il faut ensuite la détacher au bon moment, avec précaution, entre les murs, si possible, d'une «chambre consacrée». Suivent alors quelques gestes cliniques pour peaufiner l'ouvrage, avant que débute la pénible et généralement vaine attente des résultats du Concours. Un couronnement viendrait justifier aux yeux du monde non seulement son propre prix en tant que démiurge, mais celui payé par femme et enfants - baptisés ici Moufflet et Remoufflet - tandis qu'on les négligeait le temps d'une gestation... Concilier vocation artistique et vie de famille. Plus largement, jongler entre son activité professionnelle et ses tâches domestiques. Souvent cataloguée comme une problématique strictement féminine (féministe), la question, sous la plume d'Antoinette Rychner, s'étend à tout individu évoluant dans le monde contemporain. En effet, selon l'écrivain, «l'équilibre est aujourd'hui à chercher continuellement. On fait tous des sacrifices perpétuels dans un domaine ou dans un autre.» Ce tiraillement

constant ira jusqu'à précipiter le héros de sa fiction dans une folie totalitaire. «En plus de me servir d'exutoire personnel, son pétage de plombs ouvre un champ d'exploration: que se passerait-il si on se laissait aller à ses rages, motivées par un problème

réel?» pointe-t-elle. Moralement incorrect de bout en bout, trépidant de violences contenues, le monologue intérieur traduit cette tension permanente. Peuplé de plantes carnivores, d'enfants brûlés, de fleuves qui vous dévisagent ou de parturitions pointues, le récit inclut de somptueuses scènes de sexe: «...deux cents millions de spermatozoïdes filent dans les profondeurs aveugles de ma femme, je suis là où les coeurs sont préhistoriques je croise le coelacanth, mais à peine est-ce lâché que mes membres se reprennent. Déjà ils diffèrent du bouillon alentour...» La quête formelle d'Antoinette Rychner, quelque part dans le voisinage de sa conseillère Noëlle Revaz, a conduit à s'émanciper des phrases toutes faites, des règles de ponctuation comme des conventions de mise en page. «Je me reconnais dans les contrastes entre lyrisme et prosaïsme», signale l'auteure. Dans ce *Prix* rédigé grâce au Grand Prix culturel de Migros Neuchâtel-Fribourg reçu en 2011, les remous ont la puissance d'un enfantement qui perce les chairs.

Katja Berger

«Le Prix» Antoinette Rychner, Ed. Buchet/Chastel, 282 p. Rencontre avec l'auteure le 19 fév. à 18 h 30 à la librairie Nouvelles Pages, [www.nouvellespages.ch](http://www.nouvellespages.ch)

## Top 5 des meilleures ventes

### LIVRES

- Soumission**  
Michel Houellebecq - Flammarion
- Changer d'altitude - Quelques solutions pour mieux vivre sa vie**/Bertrand Piccard - Stock
- Juliette dans son bain**  
Metin Arditi - Grasset
- L'espion de la Gruyère - Les enquêtes de Maëlys**  
Christine Pompeï - Au zou
- Vernon Subutex. Tome 1**  
Virginie Despentes - Grasset
- CD**
- Gold Shadow**  
Asaf Avidan
- Curio City**  
Charlie Watson
- Reine des neiges**
- At Least From Now**  
Benjamin Clementine
- Chaleur humaine**  
Christine and the Queens



Contrôle qualité

## Le juke-box de la rédaction

### Classique

**Jean Rondeau**  
«Bach. Imagine» (Erato)



Un souffle d'air frais se lève sur un instrument, le clavecin, associé d'habitude à des figures autrement

plus austères que Jean Rondeau. Le jeune français à la coiffe soigneusement désordonnée a certes des allures étonnantes, mais il surprend surtout par la maturité de son interprétation. Dans cette collection de pièces transposées par les soins de Wilhelm Friedemann Bach, de Brahms et d'autres encore, on trouve un jeu aux allants méditatifs (brillante *Suite BWV 997*) et aussi une virtuosité fugeuse (*Concerto Italien BWV 971*). Il y a à une maîtrise consommée du clair-obscur, une musicalité et des couleurs qui font du claveciniste une des sensations du moment. **R.Z.**

### Classique

**Nelson Freire**  
«Chopin, Concerto pour piano N° 2» (Decca)



On peut avoir manqué les deux récentes apparitions du pianiste Nelson

Freire à Genève, avec l'OSR, ce disque mettra du baume aux coeurs avec ce même *Concerto pour piano N° 2* de Chopin joué sous nos latitudes. On retrouve ici le même art déployé sur scène, qui allie dans un seul mouvement lyrisme, élégance et sobriété. Loin de tout maniérisme et des tons démonstratifs qu'on peut entendre ailleurs, le Brésilien manie le phrasé d'un toucher confondant de clarté et de fluidité. Son jeu à la respiration profonde fait particulièrement merveille dans le «Larghetto» ou encore dans la *Berceuse*. Un enregistrement empreint de sagesse. **R.Z.**

### Jazz

**Pauline Ganty Quartet**  
«L'Envol» (Unit)



Le jazz vocal gagne en délicatesse ce qu'il perd parfois en intensité. La jeune Pauline Ganty, ancienne élève de

Susanne Abbuehl, cultive cette approche raffinée et sa voix finement ourlée fait des merveilles dans le nuancier des aigus. Elle traverse ces nuées avec une légèreté qui n'interdit pas les acrobaties comme sur *L'Envol*, morceau qui donne son titre à son premier album sous son nom. Entre un poème d'Emily Dickinson et une relecture de Piaf (*Jerusalem*) ou de Brel (*Les Vieux*), on retrouve les notes de Carla Bley comme de Wayne Shorter. Tand de douces sont à retrouver en concert sur la scène du Théâtre Waow, à Aigle jeudi 12 février, 19 h 30. **B.S.**

### Folk

**Duke Garwood**  
«Heavy Love» (Heavenly)



Un orgue frémit, la guitare gémit, tandis que le chant plein et rond du maître de maison sonde les

profondeurs étranges, suaves, certainement terribles aussi, de l'amour. *Sweet Wine, Disco Light, Supertime in Hell*, les titres se suivent comme autant d'alcools divers et goûtus, rude ivresse ou tendre poison, du velours brûlé par le désert (*Snake Man*) et d'après fonds de bouteilles que n'aurait pas renié Johnny Cash (*Roses*), de belles envolées dans l'éther aussi, quelque part entre 16 Horsepower et Leonard Cohen (*Hawaiian Death Song*). Fin duettiste avec Mark Lanegan sur *Black Pudding* (2013), l'Anglais Duke Garwood campe un flamboyant solitaire. **F.G.**

## La B.O. de ma vie

## De Tchaïkovski à Kate Bush

Arrouge, la Zot Compagnie présente *Casse-Noisette*, un chouette spectacle pour marionnettes à fils inspiré par le célèbre ballet de Tchaïkovski. Pour préparer sa mise en scène, le Genevois Nicolas Maye a beaucoup écouté les airs du compositeur russe. Mais ses goûts musicaux vont bien au-delà. La preuve...

**Premier disque acheté?** *Thriller*, de Michael Jackson, acheté par ma grand-mère. Je devais avoir 10 ans. **La chanson qui a changé votre vie?** La découverte, à 20 ans, de l'univers incroyable de Kate Bush dont j'ai eu la chance d'assister à un concert en 2014 à Londres. **Un air à siffloter sous la douche?** *Le poinçonneur des Illas*, de Serge Gainsbourg. En fait je ne suis pas assez réveillé le matin pour siffloter sous la douche mais



Nicolas Maye. DR

j'adore Gainsbourg! **Pour danser le samedi soir?** Abba, ça change de la techno! **Pour passer le dimanche matin?** Alain Souchon, il est calme: idéal pour un dimanche matin. **Une trouvaille récente?** La chanson *Elisabeth* du groupe Elephanz. Enfin un son un peu différent. **P.H.M.**

Contrôle qualité

## Des plumes au poil

### Roman

**Mark Leventhal**  
«Mendiant 3458»



Ibrahim Balestros est dans de beaux draps. Sorti acheter des cigarettes mal rasé et sans ses papiers, il est repéré par l'appointée Mauron, qui conformément à la Loi sur les mendians, le fait expédier en Roumanie en quarante-cinq minutes, l'accusant au passage d'avoir usurpé l'identité dudit Ibrahim Balestros. Au même moment, l'ancien haut placé Gérald Salliet, ayant dépassé la limite autorisée des 75 ans, est l'objet d'une cérémonie officielle à l'occasion de son euthanasie. Bienvenue dans la République de Genevois de 2035, gouvernée par un unique conseiller d'Etat, le colérique Reto Sferic. Si l'anagramme permet de reconnaître aisément Eric Stauffer, d'autres piques visant le fondateur du MCG sont généralement lancées tout au

long du roman: son goût pour les coups de gueule, pour les jacuzzis et pour les musiciens populaires,

James Blunt en l'occurrence. Annonçant par surprise l'indépendance de Genève par rapport à la Confédération et la fusion de la «Garde civile» et de la police - une décision tenant de «l'hybridation du chien et du chat» selon son capitaine - Sferic aura du pain sur la planche: dans les sous-sols du Palais des Nations, des «vieux» préparent leur revanche, tandis qu'Ibrahim Balestros cherche par tous les moyens à revenir à Genève... Plutôt bien écrit et plein de rebondissement, *Mendiant 3458* oscille entre la satire politique, la science-fiction et la farce («Le prédateur - un chat - bondit, et Reto Sferic plongeait au fond du jacuzzi, espérant ne pas avoir uriné»). Un deuxième roman divertissant du Genevois Mark Leventhal. *Ed. Cossu Mouche, 298 p. M.A.R.G.*

### Album enfants

**Séverine Vidal, Irène Bonacina**  
«Tandem»

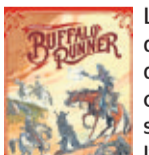


C'est une histoire à hauteur d'enfants qui met en scène deux jeunes êtres

ayant des sentiments l'un pour l'autre. Une adorable petite chouette échevelée est toute dépitée: son ami, un drôle d'oiseau à la casquette vissée sur la tête comme un loulou de banlieue, lui avait dit qu'il viendrait à midi. Or, il n'est pas là pour faire, à vélo, le petit voyage prévu de l'école à la rivière. Tout ça, c'est à cause du gâteau! Cette histoire de deux bouts de chou inséparables est traitée avec beaucoup de finesse, tant dans l'écriture que dans les illustrations à la plume, expressives et rigolotes, qui jouent à cache-cache avec la couleur jaune soleil. Un joli album pour des enfants dès 4 ans. *Ed. La Joie de lire, 36p. F.N.Y*

### Bande dessinée

**Tiburce Oger**  
«Buffalo Runner»



L'Ouest, le vrai. Assiégré dans une mesure délabrée, un vieux cow-boy égère ses souvenirs avant l'attaque d'un groupe de desperados. Ex-

massacreur de bisons, Ed Fisher a la gâchette facile. A travers son récit, âpre et sombre, c'est tout un pan de la conquête de l'Amérique que dépeint sans fioritures un Tiburce Oger bien documenté. Plus proche de Clint Eastwood, période *Implottable*, que des films de John Ford, le dessinateur des *Chevaliers d'Emeraude* revient au western, un genre qu'il avait déjà abordé au tournant des années 2000. Graphiquement, son trait on ne peut plus personnel emporte l'adhésion. On est un peu moins convaincu par sa mise en couleurs. **P.H.M.**

Contrôle qualité